
Renaissance and Reformation

Renaissance et Réforme



Variétés bibliographiques

Hélène Cazes

Volume 34, Number 3, Summer 2011

Variétés Bibliographiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1106345ar>

DOI: <https://doi.org/10.33137/rr.v34i3.17018>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (print)

2293-7374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cazes, H. (2011). Variétés bibliographiques. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 34(3), 5–13. <https://doi.org/10.33137/rr.v34i3.17018>

© Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance; Pacific Northwest Renaissance Society; Toronto Renaissance and Reformation Colloquium; Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Variétés bibliographiques

HÉLÈNE CAZES

University of Victoria (British Columbia)

Modeste genre qui fleurit au XIX^e siècle en France et Belgique, les « Variétés Bibliographiques », tel le titre de l'ouvrage publié par Édouard Tricotel en 1863, rassemblent des articles savants sur des sujets divers, à la manière d'une revue dont tous les articles seraient écrits par le même auteur. L'aspect « variétés » est assuré par les objets de ces discours savants : l'édition d'un texte inédit, l'identification d'un « auteur déguisé », le répertoire d'éditions anciennes d'un ouvrage réputé perdu, l'inventaire de versions manuscrites d'une œuvre. En complément de cette diversité, l'adjectif « bibliographiques » semble comme une ombrelle sous laquelle se range et s'unifie le disparate. Édition, restitution d'auteur, titre, ou imprimeur, catalogue de sources, toutes ces activités liées à la connaissance des textes, des documents et des collections paraissent toutes pouvoir se résumer et rassembler en un terme. La grande philologie moderne se dote ainsi d'une science auxiliaire (pour reprendre les mots du grand bibliographe Joseph-Marie Quérard) corvéable et souple à merci : dans le « Discours Préliminaire » à son grand œuvre, il décrit en 1827 la position à la fois universelle et ancillaire de cette science qui pourrait bien être un art...

La Bibliographie forme une science qui est, à l'égard de toutes, ce que les nomenclatures spéciales sont à chacune en particulier. Elle est le fil destiné à nous guider à travers le labyrinthe des innombrables productions de l'intelligence humaine, dont l'immensité s'accroît chaque jour, depuis qu'elle a rencontré dans la presse, un instrument d'une activité égale à celle de la pensée.¹

L'imprécision des objets et la plasticité de cette science en font un « instrument », second, effacé derrière l'objet de son discours. Et la préface de Quérard, après ce préambule, dresse le portrait de cette indispensable auxiliaire dont les maîtres ne sont autres que les sciences dans leur variété. Amateur, historien, savant,

érudit sont les grandes catégories évoquées par Quérard en tête de sa *France Littéraire*. La liste pourrait se continuer avec les physiciens, les astronomes, les médecins et le long inventaire de toutes les spécialités du savoir. La « modestie » de la science « seconde », celle des épigones, est alors contredite par l'ampleur de son champ : c'est ce que, plus tard, Gilles Varet appelle « le champ total » de la bibliographie.²

Chantre de la bibliographie, Quérard consacre ainsi un long paragraphe aux « services » de cette science et, sous forme d'interrogations rhétoriques, lui assigne le rôle discret d'un discours effacé et indispensable permettant la passation du savoir.

Cette science des livres, qui vient modestement après toutes les autres, a néanmoins cet avantage sur plusieurs d'entre elles, que jamais ses services n'ont été contestés. La Bibliographie est utile à toutes les personnes qui s'occupent de la littérature ou des sciences : qu'un amateur, dirigé par son goût pour les livres, veuille en former un choix, soit pour son instruction ou ses délassements ; ne lui importe-t-il pas de trouver des renseignements, non seulement sur les auteurs qui doivent entrer dans sa bibliothèque, mais encore sur les éditions de ces mêmes auteurs qu'il doit préférer à raison de leur exactitude, de leur correction, de leur intégrité ? L'historien qui sait que les moindres écrits renferment souvent des détails qui peuvent animer ou éclairer son récit, n'a-t-il pas besoin qu'on lui rappelle ces écrits, presque perdus dans le grand nombre qui en a été publié ? Le savant lui-même n'a-t-il pas besoin de connaître ce qui existe sur chacune des branches des connaissances humaines qu'il cultive ? Enfin, l'homme de lettres et l'érudit qui préparent de nouvelles éditions, courent le risque de laisser beaucoup à désirer, s'ils négligent la Bibliographie qui leur indiquerait les éditions qu'ils doivent consulter, soit comme plus complètes ou plus correctes ; celles qui offrent les meilleures leçons, ou que les savants ont enrichies de leurs remarques et de leurs commentaires. En un mot, l'écrivain, le lecteur, quels qu'ils soient, éprouvent la nécessité de connaître tout ce qui a été pensé, dit, publié sur ce qui fait l'objet de leurs études, afin d'atteindre le but qu'ils se proposent.³

Ainsi, ne nous y trompons pas : la modestie de la bibliographie va de pair avec son utilité et elle est définie, en une efficace gradation, comme un « besoin », une « nécessité ». Voire, elle est définie, dans cette apologie de la science oubliée, comme la condition même de la rigueur scientifique et de la transmission des savoirs.

Or, comme le souligne déjà Quérard, cette omniprésence, qui semble tant acquise qu'elle reste souvent implicite, s'accompagne paradoxalement d'un relatif dédain quant à la bibliographie elle-même. À peine définie dans les *Dictionnaires de l'Académie Française* ou l'*Encyclopédie*, où une ligne empreinte d'imprécision la présente comme « science du bibliographe », la bibliographie ne connaît les honneurs du discours réflexif et continu qu'en de rares préfaces... de bibliographes !

Peut-on néanmoins prendre pour acquis un corpus générique, passé dans la partition des savoirs et discours, sans l'interroger ? Peut-on définir un moment historique de la bibliographie ? Quel est le rapport aux livres de cette « écriture savante sur les livres » ? Et quelle est alors la part de « description » dans ce « discours sur les livres » ? La nouvelle bibliographie dite « matérielle », proche de la « bibliogie », révolutionne-t-elle une science des catalogues ? Suivons la piste lancée par Quérard dans son attaque du « Discours » sonnante comme un étendard claquant au vent : « ... elle a rencontré dans la presse, un instrument d'une activité égale à celle de la pensée ». La bibliographie comme liste d'autorités, liste d'auteurs, liste de lectures, liste de « sentences », ne naît pas avec le livre imprimé mais figure comme méta-discours du savoir dans la tradition classique et médiévale. Néanmoins, avec la circulation et la normalisation des textes que représente la « révolution du livre »⁴, en concomitance avec la production toujours plus soignée et abondante d'index et dictionnaires, la bibliographie se transforme et acquiert un rang prédominant, quoique second : les « bibliothèques », « nomenclatures » et autres formes de listes d'ouvrages se répandent et fixent une norme générique de l'écriture bibliographique : la présentation, classée et consultable par critère alphabétique (auteur, matière ou titre) des livres formant la production culturelle d'une période. Idéalement invisibles et oubliées après leur consultation, ces listes « utiles et serviables » sont présentées, par le titre de « bibliothèques » comme les catalogues de rayonnages chargés de livres, imaginaires ou réels.

Le présent recueil d'articles tente de prendre la mesure de la diversité de ce discours savant sur les livres et de ses implications pour l'histoire des textes. Bien au-delà de guides du lecteur pressé et attentif, les « bibliothèques » pré-modernes décrivent une forêt sans cesse plus dense de références et questionnent les chemins de la norme (comment créer une référence universellement consultable ?), de la matière (comment définir les objets mêmes de cette référencement ? par bornes génériques ? par période ? par auteur ? par collections personnelles ?), de la rigueur scientifique (que dit un titre ? que vaut un nom d'auteur ?). La bibliographie est-elle une première réception ? Ou bien, peut-elle lire les indices d'une réception oubliée ? Sous le modeste titre de « Variétés bibliographiques », nous avons réuni des parcours divers de spécialistes du livre et des textes autour de la simple question de l'ancillarité bibliographique. Ces quelques études ne se prétendent pas exhaustives mais visent à ouvrir le débat sur les questions génériques et disciplinaires d'un terme dont l'imprécision fit longtemps la fortune et qui pourrait bien, au moment où les bases de données informatiques le disputent aux analyses matérielles et textuelles des éditions anciennes, changer de champ, voire se scinder.

En un premier temps, trois articles décrivent et analysent la « révolution bibliographique » de l'humanisme. Tristan Vigliano examine le *De disciplinis* de Jean-Louis Vivès au prisme du principe d'autorité, généralement considéré comme une valeur que l'humanisme attaque et convainc de caducité. Paru à Anvers, en juillet 1531, chez Michaël Hillen, l'ouvrage de Vivès s'écrit au rebours de la tradition des recueils « d'autorités », et l'auteur y affirme qu'« il vaut beaucoup mieux se faire une opinion sur les écrits des grands auteurs d'après ce qu'on en a lu, que de se reposer sur leur seule autorité et toujours tout admettre sur la foi d'autrui »⁵. Les savoirs de seconde main, quels qu'ils soient, seraient tous de second ordre, ce qui semble compromettre jusqu'à l'entreprise bibliographique. Cependant l'acquisition des savoirs se pense dans la communauté de la bibliothèque et des lectures, non dans une muette et solitaire méditation loin des textes. Selon le système de lecture mis en place par le jeune humaniste, il existe alors de grands et de moins grands auteurs, et il importe de considérer leur hiérarchie. L'article étudie de près le système de références et de lectures du *De Disciplinis*, dans le contexte du développement de l'humanisme comme remise en cause des traditions d'autorité. Le paradoxal danger de l'entreprise critique serait alors de devenir elle-même une parole d'autorité...

Martine Furno étudie, en précision, les références externes dans les dictionnaires latins entre 1480 et 1545. Le passage à l'imprimé et les modifications qu'il suscite pour l'accès au texte modifient-ils la pratique érudite ? et si oui, comment ? Cet article se penche sur les dictionnaires et encyclopédies, pour y étudier le référencement des citations classiques produites comme garants et exemples. Il cerne les évolutions de trois témoins importants en ce domaine pour la période de la fin du XV^e siècle et de la première partie du XVI^e siècle : le *Cornu Copiae* de Niccolò Perotti, les *Commentarii linguae latinae* d'Etienne Dolet, dont les deux tomes paraissent en 1536 et 1538, et le *Thesaurus Latinae Linguae* de Robert Estienne, dans ses trois versions de 1531, 1536 et 1543. Martine Furno montre que les conditions nouvelles de la transmission du savoir (le poids matériel de la fabrication du livre, la difficulté éprouvée à vouloir collectionner des masses de textes, les nouvelles conditions d'étude, la quantité même des textes désormais disponibles, et la fameuse tentation de l'universalité) rendent urgentes la régulation et la précision d'un référencement scientifique. La position des imprimeurs savants de la génération d'Estienne est cruciale : ils vont aider à créer puis banaliser certaines normes matérielles qui nous sont devenues tellement évidentes que nous en oublions parfois qu'elles ont été d'abord matérielles, et ne se sont imposées qu'ensuite comme habitudes intellectuelles.

Enfin, Michel Magnien analyse le *Nomenclator* de Robert Constantin (1555), dont on pourrait dire qu'il constitue la première bibliographie française. En effet, même si l'on peut découvrir des listes de livres imprimées en France antérieurement à 1555, le *Nomenclator* semble bien être le premier ouvrage uniquement consacré au recensement bibliographique jamais imprimé sur le sol français. Or, ce mince volume de moins de deux cents pages n'a jusque là guère intéressé la critique. Avant de présenter dans sa matérialité puis ses enjeux ce petit *in octavo*, si modeste par rapport à l'énorme *in folio* publié par Gesner dix années plus tôt et dont il dérive, l'article précise la personnalité et les travaux de Constantin, éminent helléniste, né à Caen en 1530, dont le *Nomenclator* constitue la première œuvre imprimée. Ami de Daléchamps, intéressé par les ouvrages de médecine, l'auteur est lié aux nouveaux milieux humanistes. L'analyse précise de l'ouvrage bibliographique — titre sources, références — fait apparaître les goûts (savants) et les convictions (réformées) de son auteur. Elle fait également voir la hiérarchie des savoirs et auteurs. Enfin, elle montre les ambitions de son jeune auteur : la reconnaissance au sein des

milieux humanistes. Elle se conclut par une étude de la réception de cette première bibliographie, jadis fameuse. Démonstration est faite, par cet exemple, que la bibliographie n'est pas neutre : elle engage auteurs et lecteurs dans une conception de la littérature et du texte. De fait, elle est un discours en soi.

En un deuxième temps, deux articles se penchent sur les liens entre bibliographie et histoire des textes. Gilles Polizzi relève et identifie fantômes et contrefaçons dans l'œuvre de Béroalde de Verville, qu'il décrit comme ouvrages virtuels, fictifs ou fictionnels. En effet, il recense et examine, dans l'abondante production vervilienne, les *œuvres absentes*, inexistantes ou « déguisées ». En une réflexion sur la relation entre *intitulé* et *identité*, sur notre aptitude à déduire d'un titre, le contenu et le caractère d'une œuvre, l'auteur de l'article définit le procédé d'« illusion bibliographique » dont Verville use fréquemment, et qui, dans sa bibliographie, multiplie les fantômes : l'article soumet alors les œuvres à un tri, en considérant, dans un ordre approximativement chronologique, les *livres virtuels* (annoncés mais non publiés et peut-être non écrits) les *livres fictifs* (ceux dont le titre annonce un déguisement ou une forgerie) et les déguisements fictionnels, puisque la science du livre se nourrit aussi d'inventions. Il se conclut sur l'inattendue restitution d'un ouvrage réel depuis la catégorie des ouvrages fictifs. La bibliographie est alors non plus seulement l'art de donner une liste de titres mais également l'art et la science de lier titres et œuvres, voire l'art de goûter le jeu des inventions et duperies livresques.

Raphaële Mouren, depuis notre propre pratique bibliographique (les références modernes aux œuvres et témoins anciens, par nous constituées ou consultées) nous livre quelques réflexions autour du projet de bibliographie des éditions lyonnaises du seizième siècle (BEL16). En novembre 2007, l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques, sur la proposition de William Kemp, lançait en effet un ambitieux projet : établir la bibliographie exhaustive rétrospective des livres imprimés à Lyon au seizième siècle, sous forme électronique. La mise en œuvre de ce projet a fait l'objet de très nombreuses réflexions, dont l'intérêt tient principalement dans la complémentarité de l'histoire du livre et de l'histoire de la philologie. Les spécificités disciplinaires et professionnelles concernaient l'identification des types d'utilisateurs d'une telle base, des besoins de ces utilisateurs, les normes habituellement utilisées, les différents niveaux de description considérés comme nécessaires. L'article rend compte de ces cheminements conceptuels, qui ont permis de définir une bibliographie dans le contexte du vingt-et-unième siècle.

À l'aide de comparaisons précises avec des bases existantes, en fournissant des définitions concises et détaillées des méthodes et enjeux, l'auteur y a exposé les nécessaires choix de toute entreprise bibliographique : public, descriptions, corpus, normalisations, utilisations, sont ici abordés par la conception et le concept.

Les deux derniers articles envisagent les liens entre bibliothèques réelles et bibliographie selon la perspective des collections, scientifiquement restituées ou anciennement cataloguées. Citant Joseph Juste Scaliger qui se plaignait d'être « *pouvre en tout, mesmement en livres* », Kasper Van Ommen décrit le *Legatum Scaligeri* : la collection inestimable de manuscrits orientaux (et occidentaux) que le professeur de grec légua à la bibliothèque de son université à Leyde. L'impressionnante collection de textes anciens et exotiques rassemblée par l'humaniste répond à la définition de nouveaux objets scientifiques (comme l'étude des langues sémitiques) mais également suscite de nouvelles disciplines (comme la philologie historique, puis comparée). En 2008, l'Institut Scaliger (Universiteit Leiden Bibliotheek) s'engagea dans la compilation bibliographique des livres et manuscrits en langues orientales et étrangères légués par Scaliger en 1609. L'article décrit les procédures et enjeux de ce projet, sans en omettre les difficultés. En effet, la bibliographie de cette collection se situe aux confins de l'histoire de la bibliothèque, de l'histoire des premiers possesseurs et passeurs, de l'histoire des textes et de l'histoire des sciences. Cas exemplaire d'une acquisition de livres se faisant transmission de nouveaux objets du savoir, le *Legatum Scaligeri* permet de situer la collection dans la genèse des disciplines philologiques.

Paul Smith analyse les témoignages de bibliothèques et collections anciennes pour y lire des indices de réception textuelle. Il examine ainsi la présence de la littérature française renaissante dans les catalogues des ventes aux enchères en Hollande au XVII^e siècle. Cet article est autant un bilan de recherches passées qu'une ouverture de perspectives sur l'utilisation de cette nouvelle bibliographie : celle des catalogues et témoins anciens. En effet, pour mesurer la réception des auteurs français de la Renaissance aux Pays-Bas, les catalogues de ventes aux enchères des bibliothèques privées sont certainement les instruments les plus utiles. Connus grâce aux études de Mornet (1910), Krijn (1917), Van Selm (1987), Masson (1988), Lankhorst (2000) et Montoya (2004), un large corpus de catalogues de vente des XVII^e et XVIII^e siècles, mis sur microfiche, actuellement numérisés par les éditions Brill et bientôt

disponibles sur Internet, est à la disposition des chercheurs dans le cadre du projet *Book Sales Catalogues of the Dutch Republic* (Bibliothèque Royale à La Haye et Bibliothèque de l'Université de Leyde). Après avoir étudié la réception néerlandaise de Marot, Rabelais, Montaigne, Du Bartas, Desportes et Molière, l'auteur de l'article propose le bilan synthétique de cette approche pour l'étude de la réception littéraire ; il en évalue les problèmes méthodologiques et matériels, les acquis et les perspectives. Il s'arrête sur l'importance de ces catalogues pour la pratique bibliographique contemporaine et moderne. Le présent article s'occupe surtout des catalogues de vente de bibliothèques privées, réservant pour une autre étude les catalogues de vente de stock de libraire ou d'imprimeur et les catalogues d'assortiment de libraire.

À la suite de ces études, tantôt historiques, tantôt théoriques, tantôt bibliologiques, il n'est possible ni souhaitable de proposer une conclusion : c'est dans la variété, des objets comme des méthodes, que se déploient les nouvelles acceptations de la bibliographie. Traditions savantes et monuments nationaux (comme *La France Littéraire* de Quérard) dessinent en effet le paysage changeant des modèles de transmission du savoir. La variété bibliographique, dans la « modeste » imprécision d'une science ancillaire, serait alors la paradoxale condition de son universelle richesse : discours du passeur sur le legs qu'il constitue en objet et transmet aux futurs lecteurs, la bibliographie emprunte le masque de la neutralité pour mieux s'effacer derrière le patrimoine devenu commun. Les bibliographes d'aujourd'hui, symboliquement convoqués ici à travers sept de leurs représentants, héritent d'une tradition de mise en retrait mais également d'accumulations et continuations : tous ont tenté le périlleux exercice d'explicitier ce qui est tenu pour acquis et d'examiner leur propre pratique scientifique à l'aune de l'énigme bibliographique. Plutôt que d'en tirer de conjecturaux points communs, l'éditeur a souhaité, par le titre de « Variétés », en maintenir la riche pluralité.

Notes

1. Joseph-Marie Quérard, *La France littéraire* ou Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les XVIII^e et

XIX^e siècles (Paris : Firmin Didot père et fils, [puis] Firmin Didot frères, 10 vol. in 8°, 1827–1864), vol.1., p. vii.

2. Gilles Varet, *Histoire et Savoir* (s.l. : Presses Universitaires de Franche Comté, 1956), p. 67.
3. Joseph-Marie Quérard, *La France littéraire*, p. viii.
4. Elizabeth L. Eisenstein, *The Printing Revolution in Early Modern Europe* (Cambridge : Cambridge University Press, 2005).
5. « De scriptis magnorum autorum extimare multo est literis conducibilius, quam autoritate sola acquiescere, et fide semper aliena accipere omnia » : Vivès, « Préface », *De disciplinis*, (Cologne : Gymnich, 1531), f. AA 3 v°.